



JANVIER 2018 / No XXXII

«Ne rien préférer à l'amour du Christ»

Pax

Sainte Gertrude

UN CŒUR SELON LE COEUR DE JÉSUS



Premières années de Gertrude

8



UN CŒUR SELON LE CŒUR DE JÉSUS



Sainte Gertrude d' Helfta

LE CŒUR DE SAINTE GERTRUDE

OU

UN CŒUR SELON LE COEUR DE JÉSUS

CHAPITRE I

Premières années de Gertrude

L'ordre illustre de Saint-Benoît s'honore d'avoir donné à l'Église trois saintes vierges du nom de Gertrude.

La première eut pour père le duc de Brabant, Pépin de Landen, et pour mère, une vertueuse dame du nom de Iduberge. Devenue veuve, Iduberge fonda le monastère de Nivelles et y consacra à Dieu sa fille Gertrude, qui mourut en 664, à peine âgée de trente-trois ans.

Une autre Gertrude, fille de Pépin le Bref et de Berbertha ou Bertrade, mourut en odeur de sainteté et fut vénérée, après sa mort, au monastère de Neustadt, que Charlemagne, son frère, avait fondé. Cette bienheureuse morte arriva l'an 794.

Mais la plus célèbre des trois vierges bénédictines du nom de Gertrude, est celle dont l'Église romaine honore la mémoire, le 15 novembre : c'est d'elle qu'il est question dans ce livre.

Plusieurs siècles la séparent des deux autres...

Gertrude naquit à Eisleben, dans le comté de Mansfeld (Haute-Saxe), le jour même de l'Épiphanie de l'an 1222. Ses parents étaient nobles et riches.

« Chez cette enfant, bénie, dit un vieil historien, les fruits semblèrent prévenir les fleurs ; ses premiers pas foulèrent la vanité du monde, et le premier salut qu'elle lui adressa fut un éternel adieu. » — A peine, en effet, âgée de cinq ans, Gertrude obtint de ses parents la grâce de se retirer au monastère de Rodersdorff, dans le diocèse d'Halberstadt.

L'innocence n'était pas la seule vertu de Gertrude enfant. On admirait en elle une maturité de sens, une retenue, une piété que son âge n'eût pas laissé espérer, et l'amabilité de son caractère lui gagnait tous les cœurs.

A ces qualités s'ajoutait une rare pénétration d'esprit, et telle fut son ardeur pour l'étude, qu'elle dépassa de beaucoup ses compagnes. Bientôt la langue latine lui devint familière, et elle se passionna pour le culte des lettres. Du reste, la pureté de son cœur lui permettait de contempler dans leur meilleur jour et le vrai et le beau : la sérénité de l'âme favorisait merveilleusement en elle la clairvoyance de l'esprit.

Ainsi Gertrude grandissait, préservée de toutes les atteintes du mal, grâce à la vigilance continue de Celui dont l'amour l'accompagnait partout. — C'est donc Lui que nous devons remercier, au nom de Gertrude, observe ici le confident de la Sainte. Béni soit-il dans les siècles¹ !

¹ *Synopsis vite S. Gertrudis, auctore Laurent. Clment. Benedictin. — Insinuat., lib. I, cap. I.*

CHAPITRE II

La conversion de Gertrude

Gertrude avait atteint sa vingt-cinquième année : ses vertus religieuses, toutes les belles qualités réunies de l'esprit et du cœur faisaient d'elle l'ornement et le trésor du monastère de Heldelfs : or, elle vit tout à coup, à la lumière de Dieu, ce que nul ne voyait, ce qu'elle n'avait pas soupçonné elle-même. Son âme lui apparut stérile, désordonnée, coupable, criminelle. Dieu l'invitait à se convertir.

- | -

Écoutons Gertrude raconter ce grand événement de sa vie :

« Que mon âme vous bénisse, ô Dieu mon créateur : que tout en moi chante vos miséricordes ! Avec quelle charité patiente n'avez-vous pas comme fermé les yeux sur ces années de mon enfance, de mon adolescence, de ma jeunesse, que j'ai dépensées si follement. Vraiment, n'ai-je pas vécu comme si, païenne au milieu d'un peuple païen, j'eusse ignoré que vous êtes mon Dieu, et que vous récompensez les bons et punissez les méchants ? Telle était ma démence, jusqu'à la fin de ma vingt-cinquième année, que je me serais peut-être permis, sans remords, toute pensée, toute parole, toute action inconsidérée ou coupable, si votre miséricorde ne m'eût préservée de ces malheurs, soit en nourrissant dans mon cœur une horreur naturelle du mal et un goût naturel du bien, que vous y aviez mis de bonne heure, soit en excitant le zèle de ceux qui veillaient sur moi et devaient me reprendre.

« Et pourtant, que n'aviez-vous pas fait pour moi ? Dès ma cinquième année, vous m'aviez introduite, au milieu de vos amis les plus dévoués, dans le sanctuaire de la vie religieuse : ne devais-je pas employer tous mes instants à vous bénir ? Hélas ! ma vie si négligente, ma vie si coupable eût, s'il était possible, diminué votre divine béatitude et obscurci votre gloire que je devais m'efforcer d'accroître à chaque instant. Mon cœur, par votre grâce, déplore ces égarements, et vous seul connaissez l'amertume de mes regrets.

Mais quels furent, se demandera-t-on, les égarements de Gertrude ? — La vérité l'oblige à reconnaître qu'ils n'eurent rien de semblable aux égarements des pécheurs. On l'entendra bientôt s'accuser de légèreté juvénile, de vanité puérile, de goût désordonné pour l'étude, les lettres, les sciences. Ce furent les égarements de Gertrude ².

² Tous les Saints, même les plus innocents, se sont considérés comme de très grands pécheurs. Ce sentiment s'expliquerait de plusieurs manières : nous nous contenterons

« Ensevelie dans un abîme d'humiliation ; ô Père des miséricordes, j'adore, je loue votre immense bonté : c'est elle qui, au temps où je menais cette vie de perdition, méditait à mon sujet, non des desseins de vengeance, mais des desseins d'amour, et se proposait d'exalter ma bassesse par la multitude et la grandeur de ses bienfaits, comme si je me fusse distinguée entre les hommes par une vie tout angélique.

« Nous étions au temps de l'Avent ; à l'Épiphanie suivante, je devais accomplir ma vingt-cinquième année. Vous répandîtes dans mon cœur je ne sais quel trouble, dont l'impression salutaire commença à me dégoûter des légèretés de la jeunesse : ce fut la première industrie de votre amour, pour vous préparer mon cœur. Vous renversiez, peu à peu, la forteresse de vanité et de curiosité que j'avais élevée dans mon orgueil, bien que je portasse, mais sans fruit, le nom et l'habit de religieuse.

- || -

« Ce trouble dura jusqu'au lundi 27 janvier suivant. En cet heureux jour, les ténèbres de mon âme furent dissipées ; ce jour mit fin à ma vanité puérile.

« La fête de la Purification de votre très chaste Mère approchait ; c'était le soir, après complies, à l'heure favorable du crépuscule ; j'étais au milieu du dortoir commun, quand une des sœurs anciennes vint à passer. Je m'inclinai vers elle, en signe de respect, selon la règle de notre Ordre. A peine j'avais relevé la tête, que je vous vis, ô mon très doux Ami, ô mon Rédempteur, ô le plus beau des enfants des hommes. Vous m'apparaissez avec l'extérieur d'un aimable et modeste adolescent de seize ans environ : ainsi vous ne dédaigniez pas de vous accommoder à mon infirmité, en revêtant une forme que vous saviez devoir plaire à mes yeux. Or, debout devant moi, vous me dites avec un accent plein de douceur et de grâce : « Ton salut viendra bientôt : pourquoi t'attrister à ce point ? N'as-tu pas un conseiller, un ami, qui puisse apaiser ces douleurs toujours renaissantes ? »

Telles furent vos paroles, et tout à coup, sachant, bien cependant que j'étais au milieu du dortoir, je me vis au chœur, dans l'angle où j'avais coutume de faire mes tièdes oraisons. Là, vous me disiez ces autres paroles : « Je te sauverai et je te délivrerai : ne crains rien. » — En même temps, je vous

d'emprunter les lignes suivantes à la vie de saint François d'Assises (Wading. annal.) : « Un compagnon de saint François lui disait : O Père, tout le monde court après vous et vous vénère comme un saint : que pensez-vous donc de vous-même ? — Je vois, répondit François, que je suis le plus vil des pécheurs. — Comment pouvez-vous le penser, reprit le compagnon du Saint ? vous n'êtes pas, en effet, un larron, un homicide, un adultère. — Si ces pécheurs dont vous parlez, répondit François, recevaient les grâces que j'ai reçues, ils en useraient mieux, ils serviraient Dieu avec plus de zèle que moi et feraient bien plus de choses pour sa gloire.

vis prendre ma main droite dans votre noble main, comme pour me garantir la vérité de vos paroles, et vous ajoutâtes : « Avec mes ennemis, tu as léché la terre, sucé le miel adhérent aux épines : reviens enfin à moi, et je te ferai bon accueil, et je t'enivrerais du torrent de mes joies divines. »

« En entendant ces mots, je voulus, comme hors de moi par l'excès du bonheur, m'approcher de vous ; mais j'aperçus, à l'instant, entre vous et moi, une haie tellement longue, que, ni au-devant de moi, ni derrière moi, je n'en pus voire la fin. J'eusse voulu la franchir ; mais des épines si pressées en hérissaient la surface, que nulle part je ne discernais un intervalle qui me laissât venir à vous, l'unique joie de mon âme.

« Or, tandis que, brûlée du désir de vous atteindre, je détestais et pleurais les défauts et les péchés dont ces épines m'offraient l'image, vous, Père des pauvres, saisîtes ma main, et aussitôt, sans effort, je me trouvai près de vous.

Mes yeux s'arrêtèrent sur votre main, et j'y reconnus, doux Jésus, la trace de ces plaies qui ont payé toutes nos dettes.

En ce moment mon âme fut éclairée, mon cœur attendri : votre grâce puissante étouffa la passion désordonnée que j'avais pour les lettres, elle me détacha de toutes mes vanités. Ce qui m'avait tant charmée me parut méprisable. Je commençai à ne goûter que vous, ô mon Dieu. Je ne connaissais pas l'intérieur de mon âme : vous m'y introduisîtes : là, dans mon cœur, à dater de cette heure, vous avez traité avec moi, comme fait un ami qui habite sous un même toit avec son ami, un époux avec son épouse.

Je vous loue, je vous bénis, je vous rends grâce, non comme je le devrais, mais comme je le puis, d'avoir commencé avec tant d'amabilité et de douceur l'ouvrage de ma conversion. Bénie soit votre sagesse miséricordieuse qui a su, d'une manière si caressante, courber sous son joug ma tête dure et rebelle, et me faire trouver léger un fardeau que j'avais cru insupportable ³. »

³ Lib. I, cap. II ; lib. I, cap. I ; *ibid.*, cap. XXIII. — Le Père bénédictin Laurent Clément fixe, avec probabilité, à l'an 1222, la date de la naissance de sainte Gertrude ; sa conversion eut donc lieu le 27 janvier 1247. — Nous partirons de ces dates pour mieux déterminer les époques de la vie de notre Sainte. Elle-même fournit toutes les indications, moins celle de l'année.

CHAPITRE III

La sanctification de Gertrude

Gertrude était convertie : les orateurs, les poètes de Rome païenne ne séduisirent plus son oreille et n'occupèrent plus ses loisirs. Elle consacra à l'étude des Pères de l'Église, à la méditation de l'Écriture sainte, toutes les heures qu'elle ne donnait pas à la prière ou au travail de la communauté religieuse. Bientôt la théologie mystique n'eut pas de secrets pour elle ; Dieu lui apprit à pénétrer le sens le plus caché des livres inspirés, et elle put instruire les docteurs eux-mêmes, qui recouraient à ses lumières. Gertrude se considérait, du reste, comme une dépositaire des trésors divins ; obligée de les dispenser à tous ceux qui vivaient près d'elle, et non contente de communiquer à chacun les lumières qui lui venaient du ciel, aux heures de l'étude ou de la prière, elle en gardait le souvenir dans des livres écrits de sa main.

En même temps, Jésus poursuivait le travail sanctificateur qui devait lui préparer un séjour délicieux dans le cœur de Gertrude. Avec elle Jésus travaillait tous les jours ; mais il y eut des journées solennelles, dont Gertrude garda le souvenir : ce furent d'abord la veille de l'Annonciation de Notre-Dame, 24 mars 1247, et un autre jour, dans l'intervalle de Pâques à l'Ascension de la même année :

« Entre toutes les grâces que je reçus de vous, ô Lumière de mon âme, à l'heure de votre première apparition, il en est une d'un plus grand prix que les autres : jusque-là je n'avais eu aucun souci de considérer l'intérieur de mon cœur ; mais dès lors j'y arrêtai mes regards, et votre lumière m'y fit discerner bien des choses, que votre sainteté ne pouvait tolérer : mon intérieur m'apparut même, à cause du désordre qui y blessait partout le regard, tout à fait indigne de vous servir de demeure. Et pourtant, ma laideur ne vous rebuta pas, mon Jésus très aimant, et dans les communions fréquentes des jours qui suivirent, je vous voyais sensiblement présent, bien que dans une sorte de demi-jour, comme est la lueur de l'aurore.

Vous vouliez, par cette aimable condescendance, m'encourager à poursuivre le travail qui devait, me disposer à jouir pleinement de votre présence et de votre amour.

Je m'étais à peine mise à l'œuvre, quand la veille de l'Annonciation de Notre-Dame, un dimanche, après les matines, vous daignâtes me visiter et me combler des bénédictions de votre douceur, moi si indigne de telles faveurs.

« Comment dirai-je les grâces de votre visite ? Je ne trouve aucune parole qui les puisse exprimer : je vous immolerai donc, dans le secret du coeur, une hostie de louanges, vous conjurant de faire expérimenter souvent à vos élus et à moi-même, la douceur d'une union et d'une joie que j'avais ignorées jusqu'à cette heure. Tout, dans ma vie passée, montre clairement que ce fut un don gratuit de votre amour. « Ainsi vous travailliez avec une merveilleuse suavité à détacher mon coeur de tout, pour l'attirer à vous.

- || -

« Un autre jour, c'était entre la Résurrection l'Ascension du Seigneur, assise dans le jardin, d'un bassin, je m'arrêtai à considérer les agréments de ce lieu. J'étais charmée de la transparence des eaux, de la fraîcheur des ombrages ; j'aimais plus encore le vol joyeux des nombreux oiseaux et particulièrement des colombes, qui allaient et venaient autour de moi, et je préférais à tout le reste le mystère, la paix de ma retraite.

« Vous dites alors à mon âme, ô Jésus, auteur de toutes les vraies joies : « Si, par la reconnaissance, tu faisais remonter jusqu'à moi les eaux de mes grâces ; si, grandissant dans la vertu, tu te parais de bonnes oeuvres comme d'une riche verdure ; si, libre de tout lien terrestre, tu prenais, comme une colombe, ton essor vers les régions célestes, pour y demeurer avec moi, loin des bruits du monde, tu me préparerais, tu me donnerais dans ton coeur un séjour plus délicieux, que ne saurait l'être le plus charmant jardin. »

« Tout le jour, mon esprit demeura occupé de ces paroles. La nuit venue, je m'étais agenouillée pour faire les dernières prières avant le sommeil, quand je me souvins, tout à coup, de la sentence évangélique : « Si quelqu'un m'aime et qu'il observe ma parole, mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui et nous fixerons chez lui notre demeure. » Or, en même temps, mon coeur de terre, mon coeur de boue sentit que vous arriviez en lui, que vous étiez en lui, ô mon Dieu, mon unique bien-aimé.

« Qui me donnera que de mes yeux s'échappe un océan de larmes sanglantes, pour laver cette sentine de ma bassesse, que vous avez choisie pour y habiter, ô dignité souveraine ! Qui me donnera d'arracher, pour une heure, ce coeur de ma poitrine, pour le jeter, mis en pièces, dans des braises vives, afin que, purifié des taches qui le déshonorent, il devienne, non pas digne, mais moins indigne de vous servir de demeure. »

Nous avons vu Jésus attirer à lui Gertrude, faire alliance avec elle, s'établir enfin dans son coeur. Il doit maintenant assimiler pleinement ce coeur à son divin Coeur et consommer l'union, dont saint Paul exprime la perfection, quand il dit : « Je ne vis plus, c'est Jésus qui vit en moi. »

Des faveurs nouvelles, dont la Sainte nous a tracé le tableau, manifestent par leurs vives couleurs ces opérations surnaturelles de la grâce. Gertrude en compte six principales : ce furent, d'abord, l'impression des plaies de Jésus dans son cœur : elle eut lieu durant l'hiver de l'an 1249 ; — la transverbération de son cœur, le troisième dimanche de l'Avent 1254 ; — la venue transformante et défiante de l'Enfant Jésus, dans son cœur, à la fête de Noël de la même année.

- III -

« La première, ou peut-être la seconde année qui suivit ma conversion, pendant l'hiver, je trouvai dans un livre la petite prière suivante :

« Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, donnez-moi d'aspirer à vous posséder : et, dans mon cœur, le désir ardent, la soif ardente ; donnez-moi de respirer en vous, très doux, très suave Jésus, et de diriger vers vous, bonheur suprême, tous les mouvements, tous les souffles haletants de mon cœur.

« Gravez avec votre précieux sang, très miséricordieux Seigneur, gravez vos plaies dans mon cœur, afin que j'y puisse lire et vos douleurs et votre amour ; que le souvenir de vos blessures me demeure présent dans le secret du cœur, pour m'exciter à compatir à vos souffrances et activer en moi le feu de votre amour. Faites encore que toute créature me devienne insipide et que vous seul, Jésus, soyez doux à mon cœur.

« Cette prière me plut, et je la récitais souvent. Or, peu de temps après, durant le même hiver, j'étais assise au réfectoire auprès d'une sœur, à laquelle j'avais confié le secret de plusieurs faveurs divines, et j'avais présente à l'esprit la petite prière, quand je sentis que Notre-Seigneur allait m'exaucer, malgré mon indignité ; et je compris, en effet, ô mon Dieu, que vous imprimiez distinctement dans mon cœur les stigmates de vos cinq plaies adorables : et, malgré mes immenses démérites, votre bonté infinie conserve encore, à cette heure, dans mon cœur, l'impression de vos blessures.

« Plus tard, la septième année après ma conversion, aux approches de l'Avent, une personne, cédant à mes importunités, adressait, tous les jours à Dieu, devant un crucifix, cette courte invocation : O Seigneur très aimant, je vous en prie par votre Cœur ouvert, transpercez le cœur de Gertrude des flèches de votre amour, afin que, ne pouvant plus rien contenir de terrestre, il soit tout enveloppé et pénétré de votre action divine. »

« Or, peu de temps après, le troisième dimanche de l'Avent, pendant la messe et au moment de la communion, comme j'avançais vers l'autel, vous allumâtes vous-même, ô mon Dieu, un tel désir en moi, que je fus contrainte de m'écrier au fond de l'âme : — Seigneur, je le confesse, je n'ai rien fait qui puisse me rendre digne de la moindre parcelle de vos dons : et néanmoins,

j'ose le demander avec ardeur à votre bonté, ayez égard aux mérites des âmes ici présentes, et daignez transpercer mon coeur d'une flèche de votre amour.

« Je compris aussitôt que ma prière était exaucée. Retournée à ma place, après avoir reçu le Sacrement de vie, et arrêtant mes yeux sur l'image du crucifix peinte dans le sanctuaire, je vis s'échapper de la blessure du côté un rayon brillant, acéré comme une flèche.

« Cette vue me remplit de joie, mais le désir de mon âme ne fut pleinement satisfait que le mercredi suivant.

« La messe allait s'achever ; le prêtre disait les paroles qui rappellent votre adorable incarnation ; j'y étais peu attentive, et ce fut alors pourtant qu'à l'improviste votre flèche blessa mon coeur, tandis que vous disiez : « Je veux qu'il vienne à moi le flot de tes affections. »

« Vous ne l'ignorez pas, ô Dieu qui savez mes secrets, vos grâces ont toujours été, dans mon coeur, comme des diamants royaux perdus dans une vase immonde. Inspirez donc à celui qui lira cet écrit un sentiment de tendre compassion pour vous ; qu'il admire comment, pour le salut des âmes, vous avez consenti à laisser, jusqu'à cette heure, vos perles précieuses dans un tel égout et que, suppléant à mon insuffisance, il vous dise du coeur et des lèvres :

« O Père, ô Dieu de qui tout bien procède, vous méritez toute louange : à vous honneur, bénédiction et gloire !

« C'était l'anniversaire de cette heureuse et très sainte nuit, durant laquelle le ciel distilla sur l'univers la rosée de la divinité : je me trouvais avec mes sœurs, excitant mon âme à rendre des offices de servante à la glorieuse Mère de l'Enfant Homme-Dieu, quand je compris qu'un tendre enfant, tout nouvellement né, était déposé dans mon coeur. Au même instant, je vis mon âme entièrement transformée : elle eut la couleur de l'enfant, s'il m'est permis d'appeler du nom de couleur, ce qui ne peut être comparé à rien de visible ; et j'eus une intelligence ineffable de ces paroles ravissantes : — Dieu sera tout en tous.

« Or, à ce moment, Jésus me disait : « Comme je suis, dans ma divinité, la figure de la substance de mon Père, ainsi tu seras l'image vivante de mon humanité ; et comme le soleil communique à l'air sa propre clarté, ainsi je déifierai ton âme, en la pénétrant des rayons de ma divinité. »

« O puissance, ô miséricorde de Dieu, puissance, miséricorde vraiment infinies ! comment en un vase d'argile, en un vase que son propre choix destinait à l'ignominie, avez-vous renfermé l'inappréciable liqueur de vos grâces ? »

- IV -

Nous l'avons déjà fait observer, et sainte Gertrude le remarque elle-même, ces faveurs merveilleuses, et d'autres dont la Sainte fut honorée, comme, par exemple, l'échange de cœur entre elle et Jésus, ces faveurs recèlent des opérations plus intimes que l'œil ne peut voir : la Sainte les désigne, dans son langage mystique, par les mots d'attraction, d'union, d'inhabitation et de consommation. Or, rien n'empêche de considérer l'image de cette consommation dans la scène qu'on vient de lire. Le terme de la sainteté est bien d'être transformé pleinement en Jésus, et de participer ainsi, dans une mesure incompréhensible, à la plénitude de sa filiation divine. De plus, Jésus nous donne clairement à entendre, dans l'Évangile, que l'humilité, la douceur, la simplicité de l'enfance, est l'humilité, la douceur, la simplicité de son Cœur : le terme de la sainteté est ainsi posé par Jésus-Christ, quand il dit : « Celui-là sera le plus grand dans le ciel, qui ressemblera le plus à cet enfant. » Jésus consommait donc son travail sanctificateur dans le cœur de Gertrude, quand, sous les formes de l'Enfant-Dieu, il la transformait à l'image de son humanité et l'inondait des rayons de sa nature divine.

Observons enfin que ces grâces ne furent pas le travail de la sainteté, mais bien les récompenses successives de travaux accomplis et l'excitation à des labeurs nouveaux. Les faveurs divines couronnaient des vertus acquises et invitaient l'âme de Gertrude à la conquête de vertus nouvelles. La transformation qui fit du cœur de Gertrude le Cœur de Jésus, s'opéra lentement elle n'était pas encore accomplie, lorsque, neuf ans après sa conversion, Gertrude écrivait : « J'ai vu mon cœur transformé ; » et de longues années plus tard, elle poursuivait avec Jésus ce grand ouvrage. Elle travaillait à faire de son cœur un cœur humble, un cœur doux, un cœur pur, un cœur abandonné au bon plaisir de Dieu et dévoré de zèle pour le salut des âmes, en un mot, un cœur modelé sur le Cœur de Jésus.

Gertrude nous fera assister elle-même aux labeurs qui préparèrent et consommèrent enfin sa transformation ; mais elle nous dira d'abord quelle grande part la très sainte Vierge Marie eut à ce grand et bel ouvrage.
